Siècles
Revue du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

39-40 | 2014
Littératures, identités régionales et Grande Guerre

Les grandes illusions. Les ambivalences de l'expérience combattante de Jacques Bardoux, intellectuel et engagé volontaire (août 1914-février 1915)

The Great Illusions. The Ambivalent War Experience of an Intellectual and Volunteer, Jacques Bardoux.

Clément Dumas

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/siecles/2859
ISSN : 2275-2129

Éditeur
Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2014
ISSN : 1266-6726

Référence électronique
Clément Dumas, « Les grandes illusions. Les ambivalences de l'expérience combattante de Jacques Bardoux, intellectuel et engagé volontaire (août 1914-février 1915) », *Siècles* [En ligne], 39-40 | 2014, mis en ligne le 27 novembre 2015, consulté le 16 janvier 2024. URL : http://journals.openedition.org/siecles/2859 ; DOI : https://doi.org/10.4000/siecles.2859

Ce document a été généré automatiquement le 16 janvier 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Les grandes illusions. Les ambivalences de l'expérience combattante de Jacques Bardoux, intellectuel et engagé volontaire (août 1914-février 1915)

The Great Illusions. The Ambivalent War Experience of an Intellectual and Volunteer, Jacques Bardoux.

Clément Dumas

1 Près de quarante ans après la fin de la Grande Guerre, dans un courrier adressé à la veuve de l'ancien député Abel Ferry[1], Jacques Bardoux retranscrivit en quelques phrases lapidaires, nettes et cisaillées, les raisons qui le poussèrent, malgré son statut de réformé, à revêtir les oripeaux du combattant dès août 1914 :

> « J'ai ma part de responsabilité dans cette lutte. Je ne puis me borner à encourager les combattants. Je dois briser ma plume et me joindre à eux[2]. »

2 Réformé dès 1905 en raison d'une maladie pulmonaire, spécialiste du monde britannique et professeur à l'École libre de sciences politiques, Jacques Bardoux était en août 1914 un intellectuel bien inséré dans le monde politique et fréquentant les milieux libéraux[3]. Bénéficiant des réseaux intellectuels et politiques de son père, il avait manifesté dès les années 1890 un vif intérêt pour le monde britannique. Il raconte ses premiers contacts avec ce dernier dans ses *Souvenirs d'Oxford*, ouvrage fortement teinté d'une anglophilie analogue à celle de nombreux auteurs libéraux de la fin du XIX^e^ siècle[4]. Cette passion anglaise structure son parcours professionnel et intellectuel : entré au *Journal des Débats* en 1903 puis à *L'Opinion*, il est l'auteur d'ouvrages remarqués sur le monde britannique et les relations internationales[5]. Ceux-ci traduisent nettement une inquiétude grandissante de l'intellectuel anglophile face à la montée conjointe de mouvements pacifistes de part et d'autre de la Manche et au développement rapide de la flotte de guerre allemande. L'affermissement de sa position, peut-être influencée par

le climat nationaliste de l'avant-guerre, ainsi qu'une conception juridique et politique de la nation française commune à de nombreux intellectuels français[6], peuvent a priori expliquer l'acte d'engagement de cet intellectuel qui avait très tôt investi les « tranchées civiles ». Si des facteurs relevant de l'environnement social et familial doivent être pris en compte – la mobilisation de ses collègues de l'École de sciences politiques et de membres de la famille Bardoux – la possibilité d'obtenir une place confortable dans l'armée est également à envisager. Néanmoins, la prise de contact au cours du mois d'août 1914 avec plusieurs figures politiques – Millerand et Poincaré, notamment – ne lui permettant pas d'être nommé officier instructeur dans un dépôt, il s'engage finalement à Clermont-Ferrand le 27 août 1914, prenant le grade de sergent au sein du 99e RIT, et rejoint les tranchées deux mois plus tard.

3 Si l'acte d'engagement de Jacques Bardoux est la conséquence d'une réelle volonté d'agir, affiliée au rôle social que revendiquent de nombreux intellectuels[7] et placée dans la continuité d'un engagement intellectuel qui traduit un patriotisme évident, ses hésitations et ses nombreuses démarches afin de s'engager tout en étant préservé des dangers du front invitent à dresser un récit nuancé. En février 1915, Bardoux quitte d'ailleurs la ligne de front pour une place plus sûre, au sein de la Mission militaire française auprès de l'armée britannique. Partant de l'ambivalence initiale qui caractérise cet engagement volontaire, nous retracerons l'expérience combattante de cet intellectuel, présent sur le front d'Alsace d'octobre 1914 à février 1915, en articulant notre réflexion autour de la tension entre représentations et réalités de la guerre des tranchées, à partir principalement des correspondances conservées dans le fonds Bardoux[8]. L'expérience combattante de Jacques Bardoux est principalement accessible par l'intermédiaire des lettres échangées avec son épouse. « Témoignage à l'état natif, écrit sous la dictée des choses[9] », la lettre est en effet le cadre d'énonciation de sentiments autant qu'elle est, par sa dimension interactive, le moyen de construire et de véhiculer des images et des représentations. Cette présente étude, envisageant le monde des tranchées au prisme des relations interpersonnelles entretenues quotidiennement, vise également à s'interroger sur l'insertion, réelle ou fantasmée, de cet intellectuel au sein de l'environnement social que constitue le front.

Les enjeux de la publicisation d'une expérience combattante

4 Au terme d'un mois de cantonnement à Vancia, près de Lyon, le 99e RIT est envoyé au front, rejoignant la place de Belfort le 21 octobre 1914. Or, si les régiments de l'armée territoriale, composés d'hommes âgés de plus de 35 ans, étaient généralement situés dans des secteurs calmes et peu exposés afin d'exécuter des travaux de cantonniers, ils furent assez rapidement utilisés comme force supplétive en première ligne[10].

5 Les « pépères » du 99e RIT, prenant position dans la zone de Largitzen-Ubertrasse sur la Largue-Seppois, dans l'actuel Haut-Rhin, opérèrent dans un secteur rattaché à l'Allemagne par le traité de Francfort en 1871 et âprement disputé depuis le début de la guerre. Au cours du mois d'octobre, les multiples incursions commencèrent à s'estomper, favorisant le remplacement des troupes d'active par des régiments territoriaux[11].

6 Nommé sous-lieutenant le 11 novembre, Jacques Bardoux, qui vivait une première phase relativement calme, relativise son implication dans les combats, reconnaissant n'avoir pas « tiré un seul coup de fusil[12] » après un mois de présence sur le front. La singularité de l'expérience combattante de Jacques Bardoux ne réside cependant pas dans son essence même, mais dans sa publicisation, par la publication de ses lettres, dès 1915, dans les *Bulletins de l'École Libre des Sciences Politiques* en avril, et dans le *Moniteur du Puy-de-Dôme* le 16 juin 1915. Pour la plupart originellement destinées à son épouse, ces lettres ont fait l'objet d'une retouche en vue de leur parution : si le but de Bardoux était « d'éclairer le lecteur sur les caractères de cette guerre[13] », il n'en mesurait pas moins les enjeux entourant la publicisation de son expérience de guerre, jugeant que « les faiblesses ou les mélancolies » devaient être éliminées. La série de lettres s'articule autour de deux thèmes principaux. De prime abord, elle propose un récit de guerre échafaudé autour de quelques épisodes intenses vécus sur la ligne de front : les combats d'Aspach-le-Bas, le 25 décembre 1914, et les affrontements du 5 février 1915. Singularisé par un style vif et limpide, ponctué de phrases brèves et succinctes, le récit des combats d'Aspach retrace l'offensive orchestrée par le général Sauzède, commandant la 57e Division de réserve[14], qui visait à solidifier les avant-postes dans ce secteur en avançant les troupes sur les localités d'Aspach-le-Bas, de Kulberg, et du Pont d'Aspach[15]. Unique opération offensive dans laquelle Bardoux est directement impliqué, elle achoppe en raison de la mobilisation rapide et coordonnée de l'artillerie et des mitrailleuses allemandes.

7 Une comparaison de la lettre du 26 décembre 1914 avec sa reproduction dans la presse fait apparaître la suppression des passages les plus crus et les moins consensuels. Dans la version publiée, le long paragraphe dans lequel Bardoux décrit des « sections fauchées par la mitrailleuse, des tirailleurs tirés à la volée comme des perdreaux, des hommes vol[ant] en l'air sous l'explosion de l'obus[16] » a été ôté. Par des modifications minimes, il est possible d'atténuer la dimension dépréciative de l'expérience de guerre dont certaines expressions peuvent être porteuses, afin d'envisager la rudesse des conditions de vie non pas comme une contrainte mais comme une réalité consentie par le combattant : « Je n'ai pas pu manger » devient ainsi dans la presse « Je n'ai pas mangé ». L'objectif de cette publication n'est pas tant de diffuser une représentation réaliste des combats que de maintenir une image floue et consensuelle ne contribuant ni à accentuer ni à remettre en cause une vision mythique exaltant les valeurs guerrières. En effet, si la remarque conclusive de Bardoux, visant à déconstruire l'image d'une guerre belle et vertueuse[17] est retirée, ses propos brutaux et violents à l'encontre de l'aristocratie allemande subissent le même sort[18]. La publication des lettres de Bardoux donne donc lieu à une épuration du récit de guerre qui, empreint d'une tonalité patriotique, est devenu consensuel.

8 Si l'on peut émettre l'hypothèse que l'exaltation patriotique puisse parfois elle-même exiger une relative retenue, il ne faut pas oublier que la publication de ces lettres, dont les retouches ont été effectuées par l'épouse de Jacques Bardoux et vérifiées par le personnel de l'École libre des sciences politiques, visait avant tout à livrer le récit de guerre d'un intellectuel et à valoriser *ipso facto* la participation d'un professeur de l'École au conflit. Aussi, l'intention de Bardoux a-t-elle pu être double : la publication de ses lettres participait de l'auto-construction d'un récit par l'intellectuel, visant à souligner son engagement et son consentement patriotique, en même temps qu'elle mettait en scène un intellectuel-officier en action, aiguillant et dirigeant ses hommes,

avec calme, modération et sang-froid. En ce sens, la publicisation de l'expérience combattante de Jacques Bardoux rejoint la tonalité générale de ses correspondances et contribue à dessiner les linéaments d'une figure de l'exemplarité qu'il incarne, dénuée de tout excès et de toute passion.

La figure de l'officier exemplaire

9 Les travaux de l'historiographie récente sur le lien entre la publicité des comportements et la ténacité des individus[19], ainsi que les ressorts de l'exercice de l'autorité des officiers[20] qui constitue l'une des principales composantes de l'expérience de guerre des officiers, ont permis de souligner le rôle de l'exemplarité dans l'acceptation du lien hiérarchique. Comportement suggestif observé par les soldats conduisant l'officier à s'exposer ostensiblement aux balles de l'ennemi, à encourager ses hommes et à faire montre d'une grande résistance, l'exemplarité a été conçue comme outil de légitimation à l'égard des troupes dans les écrits d'avant-guerre.

10 Dès la période de cantonnement, ne cessant « d'encourager et de lancer des plaisanteries[21] », Bardoux fait de l'entretien d'une relation de proximité avec ses soldats la pierre angulaire de l'exercice de son autorité. Ecœuré par son capitaine qui n'avait pas daigné offrir un « mot de réconfort[22] » aux soldats envoyés au front, il s'échine à nouer un lien de « confiance affectueuse[23] » avec ses hommes, empreint d'une forte tonalité paternaliste :

> « Quant à moi, j'agis différemment. J'ai distribué à mes hommes une partie des douceurs, venues de Paris. Ils m'ont chaudement remercié. Je leur ai déclaré que comme nous étions allés au feu ensemble et que comme je pouvais être leur père, je les tutoierais dorénavant. Ils ont accepté avec joie[24]. »

11 La camaraderie née de l'expérience commune des tranchées ne peut suffire à établir une relation d'autorité ; affichant son « impassibilité[25] » et « une résignation froide[26] », le sous-lieutenant Bardoux établit les conditions de l'acquisition d'une respectabilité à l'égard de ses hommes. La considération, la reconnaissance et l'attention portées aux soldats contribuent à l'ériger comme un homme responsable et conscient de sa tâche :

> « J'ai la charge de vies humaines : je le sais, je le sens. Et quelles vies ! de [...] braves existences de paysans [...] laborieux, de pères de famille respectables [...]. J'essaierai de ne les sacrifier qu'à bon escient. Je veux en tout cas, leur donner l'exemple, jusqu'au bout, le plus souvent possible[27]. »

12 Si l'officier use de ses capacités de commandement pour économiser l'énergie des poilus et les préserver, il doit aussi masquer toute trace de doute et contrôler sa peur. Conscient que « le prestige du chef » variait selon son courage et sa bravoure, Bardoux rapporte un épisode illustrant l'importance accordée à l'exposition du corps et aux gestes dans la construction d'une figure de l'officier exemplaire :

> « J'ai pris le fusil d'un sergent. Je l'ai laissé en arrière. Je suis parti en avant de la patrouille, la plus exposée à un péril imaginaire. Et j'ai tout de suite remarqué que mes hommes avaient vu et compris le geste. Je suis convaincu qu'il contribuera beaucoup à accroître mon autorité. Et comme je ne manque pas d'aller voir les cuisiniers et les malades, comme ce matin, j'ai pris sur moi d'interrompre les abatis et de faire sécher les capotes, je ne tarderai pas à avoir mon peloton dans les mains[28]. »

13 Rigueur et considération, bravoure et lucidité dans son commandement, ce sont bien les linéaments d'une figure de l'officier qui se dessinent dans les correspondances de

Jacques Bardoux, qui doivent faire l'objet d'une double lecture. Il peut s'agir, de prime abord, d'une posture visant à assurer son épouse de sa capacité à exercer le commandement et *ipso facto,* à établir un récit rassurant sur son aptitude à résister à la vie difficile du front. La relation de proximité entretenue et revendiquée par Bardoux à l'égard de ses soldats ne relève cependant pas seulement de la posture : elle est la traduction d'un homme qui manifeste une réelle préoccupation pour le devenir de ses hommes. Celle-ci n'est pas étrangère à l'intérêt profond de l'intellectuel pour les questions sociales et pour le sort des classes populaires, visible dès sa participation à la création de la Fondation Belleville.

14 Si la plume de l'intellectuel ne manque pas d'exalter certains traits psychologiques des braves paysans auvergnats, « honnêtes et doux [...] silencieux, rudes et fiers[29] », Bardoux déplore cependant leur « individualisme », l'anticléricalisme ambiant et les limites de leur dévouement patriotique. Aussi la mission de l'officier se confond-elle avec celle de l'intellectuel : réquisitionnant une grange et une carte murale, le professeur Bardoux tient le 14 décembre 1914, devant ses paysans auvergnats, une conférence sur les revendications françaises en Alsace. Cette démarche originale ainsi que les impressions rapportées par l'intellectuel sont révélatrices d'une conception didactique et méthodique du commandement, reposant non pas sur un lyrisme patriotique abstrait, mais sur un exposé visant à donner un sens rationnel au conflit :

> « Je me suis bien gardé des phrases : je les ai en horreur, plus que jamais. La vie militaire a achevé de me dégoûter de l'éloquence à grands traits ; à l'aide de faits pieux et de quelques images, j'ai retracé l'histoire et décrit la vie de ce formidable coin de la vallée du Rhin – un des jardins du monde. Je me suis efforcé de trouver les formules, qui pourraient mordre sur les lèvres d'un paysan auvergnat, légitimer à leurs yeux les revendications françaises, justifier à leurs yeux les sacrifices actuels. Ils m'ont admirablement écouté. Ils ont cessé de tousser et de cracher. Et plusieurs m'ont dit, avec une évidente sincérité, tout le plaisir qu'ils avaient eu à m'écouter. Ils m'ont même demandé de recommencer[30]. »

15 Ce passage peut être interprété de deux manières, qui du reste ne s'excluent pas. Dans un premier temps, on peut relever que Bardoux installe son autorité en faisant ce qu'il sait faire : enseigner. Il importe dans la vie militaire une autorité qu'il savait exercer sur ses étudiants de l'École libre de sciences politiques. C'est là sans doute une forme de « bricolage » qui a une vocation pratique – assoir son autorité sur ses hommes – tout en se rassurant soi-même en puisant à la source de recettes éprouvées. Au-delà, ce passage témoigne sans doute de la porosité entre l'exercice de l'autorité en contexte civil – en particulier dans l'enseignement – et en contexte militaire.

16 On peut noter dans un second temps que le comportement exemplaire de l'officier, s'il paraît nécessaire, n'est pas une condition suffisante à l'obéissance des soldats. Identifié, au même titre que le geste, la voix, la menace de répressions, comme un « facteur externe[31] » favorisant la docilité des hommes, l'exemple voit son impact se réduire en raison de l'isolement des officiers et des soldats provoqué par la nouvelle manière de combattre. Il s'agit dès lors de s'appuyer sur des facteurs internes, en développant chez les soldats une volonté, des sentiments et des croyances propices à l'obéissance. C'est donc dans cette perspective qu'il faut également interpréter l'initiative pédagogique de Jacques Bardoux : plus que de tisser un lien entre l'officier et ses hommes, elle participe à la construction d'un consentement des poilus par l'objectivation et la légitimation des buts de guerre français. Donner sens au conflit en s'appuyant sur des éléments historiques développés par un professeur légitime à s'exprimer sur cette question

permet de remobiliser les combattants en faisant appel à leur propre rationalité. La diffusion de ce savoir, de la figure du notable éclairé en direction de paysans peu informés, peut certes apparaître comme une reproduction des disparités sociales, mais le mode de transmission pédagogique permet d'obtenir une adhésion rationnelle et de s'écarter du registre passionnel dans lequel s'ancrent les grands discours patriotiques. Si l'on considère dès lors que la verticalité inhérente à la relation officier-soldat tend sinon à s'atténuer, du moins à se faire plus discrète, le consentement à la guerre apparaît comme une construction commune aux officiers et aux soldats.

17 À partir de cette conception du rôle de l'officier que dessine l'expérience de Bardoux, deux constats peuvent être établis. D'une part, l'officier, mobilisant une approche pédagogique, peut être perçu comme un trait d'union entre un groupe de soldats d'une modeste origine sociale, rurale et paysanne, et un corpus de représentations nationales et de savoirs historiques. Remobilisés, réactivés et réinterprétés par les soldats, ces savoirs, faisant appel à la logique et l'intelligence du combattant, constituent un socle nécessaire à la fabrication du consentement. Par conséquent, le consentement des soldats ne repose pas uniquement sur une réception passive de la propagande et sur l'obéissance directe à des ordres « venus d'en haut » : il exige une horizontalité, traduisant à cet égard le rôle central des relations interpersonnelles et des initiatives individuelles, à l'échelle des escouades, sections et régiments, dans la définition d'une raison de combattre.

Souffrances, préservation de soi et embusquage

18 Le récit construit par l'intellectuel mobilise un corpus de représentations exaltant le don de soi pour la patrie et reposant sur un profond consentement patriotique. Néanmoins, les correspondances de Bardoux font aussi apparaître une nette tension entre une « guerre imaginée » et une « guerre vécue ».

Souffrances d'un ancien réformé

19 Si l'engagement de Jacques Bardoux est la marque d'une volonté de s'extirper de son statut de réformé, son handicap et sa santé restent des préoccupations constantes de l'expérience des tranchées. Tiraillé entre la nécessité de rassurer ses proches, de décrire les conditions épouvantables de la vie des tranchées et de souligner sa capacité à dépasser son handicap, Jacques Bardoux fait état de sa santé avec minutie et prudence.

20 Sa fragilité physique, combinée à l'évocation succincte des dangers du front, nourrissent le sentiment d'une mort possible, étroitement imbriquée avec la thématique du sacrifice. Prêt à de « nouveaux sacrifices[32] », regardant « la mort en face[33] », Bardoux présente d'abord le don suprême de son corps comme le signe d'une résolution patriotique, embrassant la mort comme un horizon possible et probable. Voyant dans la mort de Péguy un exemple à suivre[34], porté par la lecture de Psichari, « symbole du réveil et un gage de la victoire[35] », l'intellectuel a pu être influencé par cet élan sacrificiel porté par deux auteurs entretenant la « mystique du sacrifice[36] ». Le don de soi pour la nation revêt aussi pour lui une dimension religieuse, traduisant à cet égard l'étroite imbrication entre le sentiment religieux et le sentiment patriotique :

> « Ma prière quotidienne est brève et simple : "Mon Dieu, si je dois mourir, faites que je meure avec courage ; si je dois vivre, faites que ma valeur grandisse"[37]. »

21 Sans remettre en question la sincérité de son engagement patriotique, le thème du sacrifice peut être apprécié comme la manifestation d'une angoisse croissante : il est en effet un moyen pour l'intellectuel-combattant de rappeler la dureté de son expérience, sa difficile adaptation au combat des tranchées et de justifier une éventuelle affectation à un poste moins exposé. L'inadaptation de l'intellectuel à la guerre des tranchées est d'abord physique. En dépit de sa bonne capacité à commander, sa condition physique insuffisante explique son inaptitude à combattre :

> « Quant à moi, je suis capable à distance d'exécuter et de faire exécuter tous les tirs du monde, avec un calme presque complet. Mais je ne me vois pas en train de charger à la baïonnette dans une rue ou dans un escalier, assommant celui-ci, étripant celui-là. Je n'en aurais d'ailleurs pas la force physique. Et dire que ce sort m'attend à bref délai[38]. »

22 Par l'emploi de « d'ailleurs », la fragilité physique n'apparaît pas comme l'unique raison de cette inaptitude à combattre : elle résulterait également d'une incapacité à s'adapter à la violence de guerre et *ipso facto* à assumer son statut de combattant.

23 L'inadaptation est, secondement, psychologique. Dans les tranchées, toute vie intellectuelle est rendue impossible, tant le souci de préserver son corps des contraintes des rudes conditions de vie est prégnant :

> « Mon esprit se simplifie : ne point être surpris, manger, dormir, éviter le froid – ces problèmes absorbent mon intelligence[39]. »

24 Pris « d'une fringale physique de vie intellectuelle[40] » et déplorant que le soldat est « un être simple, trop simple[41] », Bardoux peine à s'insérer dans un environnement social peu propice à la vie intellectuelle et à s'adapter à un quotidien abêtissant.

25 Les relations avec la hiérarchie militaire contribuent à ternir son expérience des tranchées. « Violent, autoritaire, cassant, [...] détesté par ses hommes », interdisant « toutes les initiatives[42] » : Bardoux peint un tableau au vitriol du capitaine Chapel, chef de sa compagnie, qui ressemble autant au portrait du mauvais officier qu'à celui du mauvais professeur. Au terme du récit des affrontements rapportés dans son courrier du 22 novembre 1914, un paragraphe, évidemment supprimé dans la version publiée dans la presse et empreint d'une grande amertume, traduit bien le sentiment de Bardoux à l'égard de ses supérieurs à la suite de multiples reproches qui lui ont été faits :

> « Comment, dès lors, aller au feu et prendre des responsabilités et risquer sa peau, si vos chefs ne vous couvrent pas. [...] Cet incident sans importance a porté un coup sensible à mon enthousiasme pour le Royal Auvergne[43]. »

Mobilisation des réseaux et embusquage

26 Le récit d'une expérience difficile des tranchées pour un homme initialement réformé est conçu par l'intellectuel comme un moyen d'appuyer ses revendications auprès de sa famille et de justifier ses demandes de réaffectation. Quinze jours après son arrivée dans les tranchées, il estime déjà que les « scrupules ne seront plus de mise[44] » ; un mois plus tard, il juge que « jamais demande de mutation n'a été plus légitime que la [sienne][45] ». Regrettant amèrement qu'il soit « impossible d'obtenir pour un ex-réformé engagé volontaire, après deux mois [...] de service au front » une affectation plus

avantageuse, « au moment où sa santé fléchit », il envisage l'éventualité d'une mort, dénuée de tout héroïsme : « Je me ferai casser la figure[46]. »

27 La souffrance éprouvée par un homme affaibli, alliée à l'insistance sur son statut d'engagé volontaire, permet, en premier lieu à l'égard de sa femme, de le préserver de toute accusation de lâcheté. Convoiter un poste sûr, acte assimilé à une tentative d'embusquage, était en effet fort mal perçu aussi bien parmi les soldats présents en première ligne que par les représentations véhiculées à l'arrière. S'il se sent vêtu d'une légitimité par son séjour au front, Bardoux mène pourtant des démarches relativement analogues à celles mises en évidence par Charles Ridel à partir de la correspondance de Maurice Barrès[47].

28 Les motifs invoqués doivent désormais être confrontés à la nature des démarches et des postes convoités, ainsi qu'aux intermédiaires contactés. La première préoccupation de l'intellectuel fut d'abord d'être élevé au rang d'officier, afin de pouvoir briguer soit un poste d'instructeur dans un dépôt, soit un poste dans un état-major. « Incompréhensibles » et « injustes »[48], les atermoiements administratifs, nourrissant de faux espoirs, aboutissent finalement à l'élévation de Bardoux au grade de sous-lieutenant le 11 novembre 1914, sous l'effet d'une mobilisation triple : par contact direct, avec le colonel Soulié, commandant le 99e RIT ; par des consignes transmises par courrier à Geneviève Bardoux, l'épouse de Jacques, présente à Paris ; par des courriers envoyés par Bardoux à des connaissances dans le monde politique – tels Clémentel et Millerand.

29 Cette promotion n'est en fait qu'une étape transitoire vers l'obtention d'une mutation. La nature des postes convoités par Bardoux traduit un réel souci de se préserver des dangers du front. Outre le rôle d'instructeur, précédemment évoqué, l'intellectuel candidate au poste d'interprète, ainsi qu'à un service dans un état-major. Classés parmi les services non combattants de l'arrière, les postes convoités par l'intellectuel auvergnat sont au cœur des représentations négatives véhiculées par les combattants des tranchées. Les tentatives de Bardoux pour occuper un poste dans l'administration de la Haute-Alsace et du territoire de Belfort et pour intégrer le Bureau de la Presse[49] relèvent d'une même logique, reposant sur une recherche assumée d'un éloignement du danger, étroitement imbriquée avec une juste utilisation de ses compétences.

30 Chronologiquement, ce sont en premier lieu les grandes figures politiques qui ont été contactées : Millerand, alors ministre de la Guerre, dès le mois de septembre ; en octobre, Clémentel, qui n'avait alors aucune fonction ministérielle ; Delcassé, en novembre, qui venait de retrouver le Quai d'Orsay, ainsi que Ribot, sans fonction gouvernementale. L'échec de ces démarches, auprès de quatre grandes figures politiques qui entretenaient avant-guerre une correspondance très occasionnelle avec Bardoux, a poussé l'intellectuel à élargir ses sollicitations à des individus aux responsabilités moindres, mais qu'il connaît mieux : ainsi Joseph Reinach – qu'il qualifie d'« ami vrai[50] » – député sensible aux questions militaires, dont Bardoux croit connaître l'amitié avec le chef d'état-major du gouverneur de Belfort[51]. En décembre 1914 et janvier 1915 les milieux intellectuels sont mobilisés : Thomasson, Xavier Charmes, Tirard et Tardieu. Enfin, Bardoux use de ses appuis au sein du monde militaire : le général Pistor, général de brigade et cadre de réserve dans l'armée, est contacté ; ses supérieurs directs les colonels Souillé et Bertin sont également sollicités. Enfin, l'épouse de Bardoux participe activement aux diverses tractations depuis la résidence familiale à Paris : la mise en œuvre d'une stratégie d'embusquage nécessitait, au-delà des réseaux

et des appuis, le consentement du cercle familial qu'il fallait convaincre de la légitimité des démarches demandées.

31 La solution qui se révéla la plus féconde fut finalement celle offerte par Paul Tirard. Professeur à l'École libre de sciences politiques, Tirard, bien inséré dans les rouages administratifs et politiques et affecté durant la Grande Guerre au 56e BCP, avait servi avant-guerre en tant que secrétaire général du Protectorat du Maroc. C'est ici qu'il avait sans doute fait la connaissance du général Pellé, qui devient en 1914 major-général du Grand Quartier Général auprès de Joffre et qui est à l'origine de l'affectation de Bardoux, en février 1915, à la Mission militaire française auprès de l'armée britannique, au sein de laquelle l'intellectuel anglophile sert jusqu'en novembre 1918.

Conclusion

32 En août 1914, porté par ses idées, incité par un climat intellectuel et politique favorable à la guerre, Jacques Bardoux a bravé son handicap pulmonaire en s'engageant volontairement dans l'armée française. Derrière ce parcours en apparence très lisse se dessine en réalité une expérience complexe, relayée par un discours enthousiaste et patriotique, mais dominée par des souffrances et une difficile adaptation de l'intellectuel à la guerre des tranchées. Le caractère ambivalent de cette expérience est né d'un net décalage avec l'objectif initial de Jacques Bardoux, qui ne pensait pas devoir se rendre sur la ligne de front, et d'une profonde désillusion engendrée par différents facteurs : la violence de la guerre moderne qui se heurte rapidement à une guerre « imaginée », un monde militaire jugé atone qui génère en lui une profonde frustration. Cette inadaptation permet à l'intellectuel de justifier ses démarches afin d'être retiré de la ligne de front et de candidater à un poste plus sûr : il mène à cet égard une véritable opération d'embusquage. Affinant notre regard sur la notion de « consentement », ce parcours illustre qu'un individu pouvait pleinement adhérer aux principes de la guerre en faisant le choix de s'engager, tout en fixant des limites aux souffrances corporelles et au don de son corps pour la patrie.

NOTES

1. Cette lettre faisait suite à la publication, en 1957, des notes personnelles d'Abel Ferry rédigées pendant la Grande Guerre. Voir *Carnets secrets d'Abel Ferry, 1914-1918,* Paris, Grasset, 1957.

2. Archives départementales du Puy-de-Dôme [désormais A. D. P.D.D], « Fonds Bardoux », 142 J 102, Lettre de Jacques Bardoux à la veuve d'Abel Ferry, janvier 1958.

3. Né en 1874, fils d'Agénor Bardoux, Jacques Bardoux a vécu trois guerres : dans les tranchées, en 1914-1915 ; auprès de l'armée britannique (1915-1918) en tant qu'officier de liaison ; enfin, il a assuré la fonction de directeur de cabinet du Maréchal Foch de novembre 1918 à mars 1919. Sa carrière politique connaît un essor durant l'entre-deux-guerres : il devient sénateur en 1937, puis député du Puy-de-Dôme à la Libération. En 1956, il décide de ne pas se représenter, laissant place à son petit-fils, Valéry Giscard d'Estaing. Pour plus de précisions, voir Clément Dumas, *Les Trois*

guerres de Jacques Bardoux (1914-1919). Expériences d'un intellectuel anglophile engagé dans la Grande Guerre, mémoire de master d'histoire, sous la direction de Nicolas Beaupré, Université Clermont II, 2014.

4. Christophe Prochasson, « Une crise anglaise de la pensée française ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 31, 2003, http://ccrh.revues.org/299, consulté le 15 octobre 2013.

5. Voir notamment : Jacques Bardoux, *L'Angleterre radicale. Essai de psychologie sociale (1906-1913),* Paris, Librairie Alcan, 1913.

6. Pierre Nora, « Lavisse, instituteur national », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. 1 : *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 281-282.

7. Jacques Bardoux avait notamment participé à la création de la Fondation Belleville en 1898.

8. En 2006, le Fonds Bardoux, comprenant à la fois des archives familiales et privées, ainsi que les travaux de Jacques Bardoux, a été déposé aux archives départementales du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.

9. Carine Trevisan, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, 2003, p. 331-341.

10. « Territoriale » dans « Lexique des termes employés en 1914-1918 » par le CRID 14-18, http://www.crid1418.org.

11. Vincent Heyer, *Le Front oublié : Seppois et ses proches alentours dans la Première Guerre mondiale*, Réchésy, CSV, 2007.

12. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à son fils Bernard, 3 décembre 1914.

13. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 24 janvier 1914.

14. Le 28 novembre 1914, le 1er bataillon du 99e RIT, dont fait partie Bardoux, est rattaché au 371e Régiment d'Infanterie, au sein de la 57e Division de réserve.

15. Service historique de la Défense (Vincennes) [désormais S.H.D.], Journaux des marches et opérations des corps de troupe, 26 N 765/5, JMO du 371e Régiment d'Infanterie, 25 décembre 1914.

16. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 26 décembre 1914.

17. Le 26 décembre, il écrit : « Mais pour Dieu, qu'on ne me parle pas des vertus des aristocraties et des beautés de la guerre ». A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 26 décembre 1914.

18. « Comme je voudrais que les 1 600 balles que j'ai fait tirer l'autre jour, fussent entrées dans la poitrine de quelques-uns des princes d'Outre-Rhin ». A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 386, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 8 février 1915.

19. André Loez, « L'espace public des tranchées. "Tenir" sous le regard des autres en 1914-1918 » dans Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland, *La Grande Guerre : pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 259-268.

20. Emmanuel Saint-Fuscien, « Place et valeur de l'exemple dans l'exercice de l'autorité et les mécanismes de l'obéissance dans l'armée française en 1914-1918 » dans *ibid.*, p. 281-290.

21. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 28 septembre 1914.

22. *Ibid.*, 14 octobre 1914.

23. *Ibid.*, 28 décembre 1914.

24. *Idem.*

25. *Ibid.*, 31 octobre 1914.

26. *Ibid.*, 22 octobre 1914.

27. *Ibid.*, 23 octobre 1914.

28. *Ibid.*, 14 novembre 1914.

29. *Ibid.*, 7 novembre 1914.
30. *Ibid.*, 14 décembre 1914.
31. Dès la fin du XIX[e] siècle, des réflexions, s'articulant autour de la définition d'une morale laïque, ont contribué à donner un fondement théorique à l'exercice de l'autorité. Le capitaine Paul Simon a ainsi identifié deux facteurs internes et externes participant à l'obéissance des soldats. E. Saint-Fuscien, « Place et valeur de l'exemple dans l'exercice de l'autorité et les mécanismes de l'obéissance dans l'armée française en 1914-1918 » dans R. Cazals, E. Picard et D. Rolland, *La Grande Guerre [...], p.* 281-290.
32. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 19 septembre 1914.
33. *Ibid.*, 23-24 septembre 1914.
34. *Ibid.*, 19 septembre 1914.
35. *Ibid.*, 9 février 1915.
36. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 144.
37. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 12 décembre 1914.
38. *Ibid.*, 10 janvier 1914.
39. *Ibid.*, 30 octobre 1914.
40. *Ibid.*, 19 décembre 1914.
41. *Ibid.*, 7 décembre 1914.
42. *Ibid.*, 16 décembre 1914.
43. *Idem.*
44. *Ibid.*, 6 novembre 1914.
45. *Ibid.*, 16 novembre 1914.
46. *Ibid.*, 7 décembre 1914.
47. Charles Ridel, *Les Embusqués,* Paris, Armand Colin, 2007.
48. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 8 novembre 1914.
49. Le Bureau de la Presse, créé en août 1914, est secondé à partir d'octobre 1914 par le Bureau des informations militaires. Au Quai d'Orsay, une Maison de la Presse est créée à la fin de l'année 1915, afin de chapeauter l'organisation de la propagande. Voir la présentation sur le site du « Calames » : http://www.calames.abes.fr/pub/#details?id=FileId-891.
50. A. D. P.D.D., Fonds Bardoux, 142 J 385, Lettre de Jacques Bardoux à sa femme Geneviève, 8 novembre 1914.
51. *Ibid.*, 10 décembre 1914.

RÉSUMÉS

En août 1914, bien que réformé, l'intellectuel Jacques Bardoux décide de s'engager dans le 99[e] Régiment d'Infanterie territoriale. Nommé sous-lieutenant en novembre, il prend part à la guerre des tranchées d'octobre 1914 à février 1915. Rejoignant les questionnements récents sur les comportements dans les tranchées et l'adhésion des individus au conflit, ce présent article vise à retracer l'expérience originale de cet intellectuel, en confrontant les diverses

manifestations de son consentement patriotique à la réalité difficile de la guerre des tranchées, afin de mettre en lumière la stratégie d'embusquage mise en œuvre par cet engagé volontaire.

In august 1914, although he was a discharged soldier, the intellectual Jacques Bardoux decided to engage in the 99th "Régiment d'Infanterie Territoriale". Appointed "sous-lieutenant", he fought in the trenches from october 1914 to february 1915. Linked to the recent questionning about consent and behaviours of soldiers in the trenches, this article tries to tell the experience of this intellectual, by comparing the manifestation of the patriotic consent of Jacques Bardoux and the reality of trench warfare, to finally focus on the strategy that he organised to shirk.

INDEX

Index géographique : France, Auvergne, Vosges, Alsace
Mots-clés : intellectuel, engagement, officier, embusqué, guerre des tranchées, Bardoux (Jacques)
Index chronologique : Grande Guerre, Première Guerre mondiale
Keywords : intellectual, volunteer, officer, shirker, trench warfare, Jacques Bardoux, France, Auvergne, Vosges, Alsace, Great War, First World War

AUTEUR

CLÉMENT DUMAS

Professeur certifié d'histoire et géographie